

# Documents EPISCOPAT

BULLETIN DU SÉCRÉTARIAT DE LA CONFÉRENCE DES ÉVÊQUES DE FRANCE

## DES TEMPS NOUVEAUX POUR L'ÉVANGILE



Bulletin publié  
sous la responsabilité  
du Secrétariat général  
de la Conférence  
des évêques de France

Directeur de publication :  
Mgr Stanislas LALANNE,  
secrétaire général  
de la Conférence  
des évêques de France

**D**urant la récente Assemblée plénière des évêques à Lourdes, **Mgr Bernard HOUSSET** a présenté le document suivant. Ainsi était clôturé un dossier commencé en l'an 2000. Mais la démarche d'espérance qui le sous-tend reste ouverte à ceux et celles qui veulent la poursuivre.

*Par sa publication dans Documents-Épiscopat, cet instrument de travail est à la disposition des personnes, groupes, conseils et mouvements intéressés par la proposition de foi aux générations de moins de quarante ans. Car il n'y a pas de temps contraires à l'Évangile. Celui-ci est toujours neuf. Aucune culture, ancienne ou nouvelle, ne lui est étrangère.*

« *Le catholicisme faisait partout figure d'un vaincu de la vie, d'autant plus lamentable qu'il traînait encore après lui tant de restes dérisoires d'une récente splendeur* » [1]. Ce diagnostic concernant l'Église vers 1845 est souvent celui d'observateurs extérieurs qui estiment aujourd'hui que son dépérissement est inéluctable en France.

Pourtant, à regarder de près ce qui est vécu, cherché, expérimenté par les catholiques, on ne peut vraiment pas partager une telle appréciation. Même s'ils sont, la plupart du temps, modestes, les indices de vitalité chrétienne sont réels quand on se donne la peine de les voir. C'est cette constatation que les évêques ont effectuée durant leur Assemblée plénière de Lourdes 2000. Quatre ans après la publication de leur *Lettre aux catholiques de France*, ils ont voulu discerner de quelles manières elle était mise en œuvre, particulièrement son troisième chapitre qui invite résolument à « *former une Église qui propose la foi* ».

Ils se sont ainsi rendu compte que, dans tous les diocèses, la foi est proposée soit par des initiatives récentes, soit par des innovations qui renouvellent les réalités pastorales existantes depuis longtemps. C'est bien pour eux l'un des signes de la vitalité du Christ ressuscité. Son Évangile n'est pas tari, il est capable de féconder et d'animer toutes personnes, y compris celles qui vivent les réalités nouvelles de notre société française, affrontée à une importante mutation européenne et mondiale.

D'où le titre de cette démarche : « Des temps nouveaux pour l'Évangile ». Beaucoup de réalités, en de nombreux domaines, sont neuves mais l'Évangile, loin d'avoir pris une ride, est, lui aussi, plus neuf que jamais. Telle est l'espérance des chrétiens. Elle ne se

confond pas avec un optimisme simplement humain, elle se fonde sur la foi au Christ, unique et définitif Sauveur de l'humanité.

Ce document se veut un simple *instrumentum laboris* pour ceux qui ont été intéressés par cette démarche d'espérance et veulent la poursuivre. Il a été réalisé par un groupe de quatre évêques, Mgr Gérard Defois, Mgr Jacques Perrier, Mgr Marc Stenger et moi-même, et un théologien, Christophe Roucou, qui ont intégré dans leurs réflexions les contributions de quinze évêques nommés ces trois dernières années.

Sa référence fondamentale reste la *Lettre aux catholiques de France*. Celle-ci affirme, par exemple : « *Nous sommes en train de changer de monde et de société. Un monde s'efface et un autre est en train d'émerger, sans qu'existe aucun modèle préétabli pour sa construction* » (p. 22). La première partie de ce dossier s'efforce donc d'analyser quelques nouveautés vécues par les personnes de moins de quarante ans. Car les déplacements réalisés par ces générations sont significatifs de nouvelles mentalités et manières d'agir.

Puis seront présentées, de manière pragmatique, quelques attitudes et recherches pastorales qui s'efforcent, grâce à une relecture théologique à la lumière de l'expérience sociale et ecclésiale d'aujourd'hui, de proposer l'Évangile de toujours.

Enfin, en annexe, deux études, rédigées par Mgr Pierre-Marie Carré et le père Clément Nastorg, se référeront l'une aux Actes des Apôtres et l'autre à la mutation européenne des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles. Leur objectif est d'inviter à situer ces analyses et recherches pastorales dans des perspectives bibliques et historiques, indispensables pour mieux les comprendre et bien les orienter.

---

[1] Henri de LUBAC, *Méditation sur l'Église*, 1968, p. 257.

Inutile de préciser que l'ambition de ces pages est modeste. Leurs auteurs ont conscience d'aborder des situations complexes où il n'est pas facile de voir clair. Des pans entiers de la figure de l'Église qui a bercé la plupart d'entre nous, dans les années cinquante, sont en train de s'effondrer. Les germinations d'une nouvelle proposition de l'Évangile à vivre dans une autre figure d'Église sont encore bien fragiles. Comme le disait le cardinal Billé dans son discours d'ouverture de l'Assemblée de Lourdes

2000 : « *Ce qui aujourd'hui dérouté probablement bon nombre de ceux qui sont attelés à la tâche de l'annonce de l'Évangile, c'est l'absence d'évidence quant aux moyens à employer, l'absence de recette, l'incertitude sur les comment. Mais cette absence ou cette incertitude sont sans doute à recevoir comme une grâce, la grâce qui nous est donnée de devoir aller au cœur de l'Évangile, au cœur du mystère de la foi, au cœur du mystère de l'évangélisation.* » Ce travail ne peut donc qu'être inachevé.

## I. QUELQUES DÉPLACEMENTS POUR LES MOINS DE QUARANTE ANS

En quoi les temps actuels sont-ils nouveaux ? S'il est important de comprendre la situation d'où nous venons, il est aussi nécessaire de tenter d'analyser ce vers quoi nous allons. La crise de société est réelle en de nombreux domaines mais cette crise peut être une chance pour notre foi : « *La dynamique intrinsèque de la foi chrétienne est celle de la confrontation avec ce qui n'est pas elle, par quoi elle objective ce qui la fonde et reconstitue une nouvelle identité* » [2].

L'assurance de notre foi est fondée sur l'Incarnation de Dieu, événement singulier qui concentre le spécifique chrétien. La présence permanente et définitive de Dieu dans notre aventure humaine lui donne sa consistance, son intérêt et son horizon. Nous ne confondons pas ceux-ci avec l'idéologie du progrès ni avec celle du sens de l'histoire qui adviendrait infailliblement. Même si chaque personne et les « structures de péché » peuvent lui faire obstacle, Dieu agit au cœur de chaque situation humaine comme dans les grandes mutations de l'histoire. Et, vraisemblablement depuis un demi-siècle, nous sommes entrés dans l'une de ces périodes sem-

blables à l'effondrement de l'Empire romain ou du Moyen Age, pour ne pas évoquer de grands changements d'autres civilisations.

Sans confondre les niveaux entre analyse sociologique et discernement théologique ou spirituel, c'est ce regard de foi qui nous permet d'étudier dans l'espérance quelques déplacements actuels.

Nous avons choisi ceux qui sont culturels. Car, au-delà des bouleversements de la production et de l'économie, des techniques et des sciences, des transports et des communications, nous estimons que la crise la plus fondamentale est celle des mentalités et des représentations, au-delà des lieux communs que sont la montée de l'individualisme ou la société de consommation.

### 1. NOUVEAU RAPPORT AU TRAVAIL PROFESSIONNEL

Pour beaucoup de gens, le travail professionnel s'est dévalué et devient précaire. On a tout d'abord du mal à y entrer. Ses débuts sont souvent confus et semés d'embûches.

[2] Jean-Louis SOULETIE, *La crise, une chance pour la foi*, Éditions de l'Atelier, 2002, p. 113.

C'est le parcours du combattant pour de nombreux jeunes, sauf pour ceux qui ont des diplômes de grandes écoles.

Il est vrai que la plupart des personnes au travail doivent s'adapter de façon permanente à une situation professionnelle de plus en plus insaisissable en raison ou de la rapidité des évolutions techniques ou de la course à la performance ou des délocalisations d'entreprises ou de la mondialisation financière et économique, ces phénomènes étant d'ailleurs interactifs.

En cas de malaise ou d'insatisfaction, certains préfèrent risquer de quitter leur emploi pour trouver un autre « job », plus épanouissant pour leur vie personnelle. C'est dire que celle-ci compte davantage que leur profession.

On constate aussi que chacun est de plus en plus contraint ou appelé à changer plusieurs fois de métier au cours de son existence, ne serait-ce que pour ne pas rester au chômage, ce qui ajoute, du moins pour l'instant, un sentiment d'instabilité.

Certains annoncent également qu'une bonne partie des métiers qui seront exercés en 2030 n'existent pas encore, tellement les innovations sont rapides en tous les domaines.

Un paradoxe est à noter au sujet du temps de travail : celui-ci a considérablement diminué pour les salariés durant le XX<sup>e</sup> siècle puisqu'il est passé de plus de 50 heures à 35 heures par semaine. Mais le temps scolaire s'est allongé pour les jeunes, puisque certains ont parfois 7 à 8 heures de cours d'affilée (sans compter la durée des transports scolaires dans les campagnes).

Les jeunes savent enfin que l'âge de la retraite ayant considérablement baissé, les retraités sont de plus en plus nombreux à bénéficier d'une nouvelle vie. Celle-ci s'est allongée considérablement.

Bref, le travail professionnel devient de moins en moins structurant d'un projet et d'un avenir. S'il procure un salaire, il ne constitue plus l'élément essentiel pour l'identité et la sécurité personnelles. L'existence s'articule moins sur un projet à moyen et long terme (par exemple la construction d'une société meilleure) que sur un court terme où l'on profite de l'instant présent, en recherchant un épanouissement immédiat et des expériences fortes de convivialité.

## 2. NOUVEAU RAPPORT AU TEMPS

Dans une société où les évolutions étaient sans doute moins rapides qu'aujourd'hui, les individus pouvaient se les approprier pour s'y situer posément. Chacun se sentait capable, au moins théoriquement, de prendre un engagement une fois pour toutes et pour une longue durée, puisqu'il pensait vraisemblable d'en avoir la maîtrise.

À l'heure actuelle, face à un avenir incertain et même insaisissable, chacun se demande s'il est capable de tenir son engagement : n'est-il pas préférable d'être fidèle à l'instant présent ? « *Le défi de cette génération (des 25-40 ans) est de vivre et d'assumer sa temporalité entre un avenir sinon infigurable, du moins passablement brouillé, et un passé à la fois très proche et très lointain* » [3].

Ce temps présent est d'ailleurs très absorbant. Les événements se bousculent dans la vie ordinaire comme dans les médias. Les sollicitations en tous genres sont très nombreuses ; c'est souvent, pour les parents comme pour les enfants, la course contre la montre, au travail comme en famille et même dans les loisirs. Partout, on cherche à gagner du temps par une programmation et une organisation rationnelle et non seulement au travail qui est chronométré pour être rentable. Ainsi, le

[3] Denis VILLEPELET, François BOUSQUET, « Une nouvelle façon d'être homme et d'être chrétien ? », *Documents Épiscopats*, n° 6-7, avril 2002, p. 5.

temps n'est plus donné et accueilli (comme dans les sociétés à prédominance rurale), il est pris pour être utilisé dans l'immédiat. D'où à la fois un sentiment de stress permanent et une aspiration de ressourcements gratuits qui expliquent la fréquentation des monastères, la recherche de groupes d'aise, l'intérêt pour le chemin de Compostelle, etc.

Ce stress par rapport à l'urgence est renforcé par une certaine angoisse devant l'exclusion possible du système économique-social. Les générations des 25-40 ans, qui se comportent comme dans la navigation à vue, sont persuadées à juste titre, que ce système fonctionne sans elles et qu'elles peuvent être rejetées du jour au lendemain. Selon Alain Touraine, « nous vivons en ce moment le passage d'une société verticale que nous avons pris l'habitude d'appeler une société de classes avec des gens en haut et des gens en bas à une société horizontale où l'important est de savoir si on est au centre ou à la périphérie [...] L'affaire n'est plus aujourd'hui d'être up or down mais in or out » [4].

On comprend mieux dans ces conditions pourquoi tant de jeunes hésitent à s'engager durablement dans le fonctionnement des diverses institutions syndicales, politiques, ecclésiales, etc. L'utilité de celles-ci, face au risque permanent d'exclusion et à un avenir insaisissable, ne leur paraît plus forcément pertinente. Ils n'y sont pas indifférents, contrairement à ce qui se dit très souvent, mais ils doutent de leur crédibilité à pouvoir transformer la société et améliorer leur propre condition. C'est une crise de confiance, eux-mêmes se demandant comment ils peuvent être acteurs de transformation dans des situations où, apparemment, rien ne peut changer. Les débats qui suivent les rencontres de catéchèse durant les *Journées mondiales de la jeunesse* illustrent bien leurs interrogations. Mais, comme leur générosité est réelle, ils

l'investissent de préférence dans des secteurs, tels l'humanitaire et l'environnement où ils peuvent exercer leurs responsabilités à taille humaine et de manière ponctuelle.

Pourquoi un engagement durable leur paraît-il problématique par rapport à notre société? C'est peut-être aussi parce que les grandes utopies mobilisatrices de leurs aînés ont fait long feu. La destruction du mur de Berlin a eu, de ce point de vue, une influence considérable par rapport à la lutte entre le libéralisme et le socialisme marxiste. Qui sait si l'effondrement des tours de New York, le 11 septembre 2001, ne jouera pas un rôle semblable par rapport à une éventuelle implosion de nos sociétés occidentales? Et, puisqu'il n'y a pas de réel projet mobilisateur avec des finalités à débattre, il ne peut pas y avoir d'adhésion aux contraintes imposées par toute action collective. Et, sans celle-ci, l'intégration sociale avec le statut qui en découle se réalise peu ou pas du tout.

On le voit, ces nouvelles générations ne cherchent pas, contrairement à celles de leurs parents en 1968, à contester ou à s'émanciper. Elles cherchent à être responsables d'elles-mêmes, elles revendiquent de devenir sujets de leur propre vie, au lieu de la subir, du moins en partie.

### 3. DEVENIR SUJET DE SA PROPRE VIE

Ces déplacements, ainsi que beaucoup d'autres (par exemple un nouveau rapport à l'espace et au corps, de nouvelles relations entre hommes et femmes), font comprendre pourquoi tant de gens sont préoccupés d'eux-mêmes. Et ce n'est pas forcément de l'individualisme égoïste. « *Comment et où trouver la ressource de résister à l'éclatement, à l'émiettement dans l'instable?* » [5]. Dans un monde si mouvant et incertain, les identités personnelles sont fragilisées et mettent davantage

[4] Alain TOURAINE, « Face à l'exclusion, citoyenneté et urbanité », revue *Esprit*, 1991.

[5] Henri-Jérôme GAGEY, « Traditions et modernité », *Recherches de science religieuse*, 81/2, 1993.

de temps à se construire que dans une société plus stable et plus solide. Car, étant donné la multiplicité des possibles à laquelle chacun est confronté en permanence dans tous les domaines, il faut sans cesse choisir. N'est-il pas normal de prendre son temps pour devenir soi-même et réaliser ses potentialités? Mais cette revendication d'être sujet de sa propre vie est loin d'être facile, tandis que, dans les sociétés traditionnelles, les individus étaient portés par l'ordre social, sinon l'ordre des choses, quitte à protester et regimber contre lui.

Ainsi, chacun essaie de devenir moins acteur social qu'auteur de sa propre vie et revendique d'être reconnu pour son identité à part entière. C'est que nous ne sommes plus dans une société dont les rouages fonctionnaient suffisamment pour que le fait de participer à ses institutions permette de trouver et d'assurer son identité personnelle. Cette requête est particulièrement celle des personnes qui sont marginalisées, exclues, en situation de précarité. Elles sont nombreuses (faut-il écrire de plus en plus!) depuis le chômeur de longue durée jusqu'au retraité agricole, en passant par le vieillard isolé, le sans-domicile fixe, le révolté de banlieue, l'immigré clandestin et le jeune abandonné par sa famille. L'on estime pouvoir être auteur de sa vie, même si l'on n'est pas acteur-producteur du système économique-social.

Les nouvelles générations sont aussi de plus en plus sensibles aux faits qu'un habitant de la terre sur deux ne dispose pour vivre que de moins de 60 euros par mois, que 1,1 milliard de personnes n'ont pas accès à l'eau potable et que, malgré toutes les promesses, l'aide publique aux pays pauvres, au lieu d'atteindre 0,70% du produit national, stagne depuis longtemps à 0,30%! Comment les multitudes des tiers-mondes peuvent-elles prendre leur destin en mains et comment nos pays riches peuvent-ils, de manière solidaire, contribuer à leur développement durable? Tous ces pays pauvres économiquement ont

des richesses culturelles et spirituelles : comment, en toute réciprocité, accueillir leurs valeurs que nous ignorons trop souvent?

Cette recherche d'autonomie du sujet se vit dans une société à dominante libertaire. Les deux phénomènes ne sont pas à confondre. C'est la conception de la véritable liberté qui est en jeu. La société marchande où tout s'achète et se vend, depuis l'eau jusqu'au sexe, impose de plus en plus de contraintes pour les cycles de production et de consommation. Par compensation, elle pousse à l'affranchissement des normes de la vie affective, familiale et privée, sous prétexte « d'éclatements » des besoins et des jouissances. C'est là une fausse liberté, celle qui butine de manière indéterminée au lieu de creuser son sillon pour devenir vraiment auteur de sa vie. Une certaine prise de conscience de cette contradiction ne commence-t-elle pas à émerger? De même par rapport au libéralisme économique, victorieux de tous ses adversaires. Certaines manifestations de jeunes, fussent-elles sauvages et passionnées, n'ont-elles pas raison de s'insurger contre cette soi-disant liberté qui est celle du renard dans le poulailler et justifie la loi des plus forts? La vraie liberté rime avec la fraternité. Et l'on ne peut devenir vraiment sujet qu'en devenant frère.

Cette affirmation de soi se conjugue avec une progression dans l'intériorité, aspiration exprimée de façon confuse mais bien réelle dans les consultations auprès des psychologues (en nette progression!), l'accompagnement par un « père spirituel » et les quêtes multiples et variées de groupes « spiritualistes », qu'ils soient ou non ecclésiaux, avec ou sans transcendance. Cette intériorité est reconnue comme nécessaire, à la fois pour réagir contre le sentiment d'angoisse et d'insécurité largement diffus et pour progresser dans la connaissance de soi et l'approfondissement de son être personnel. Comment devenir sujet en vivant à la surface de soi-même, sans chercher la vérité en soi?

#### 4. NOUVEAU RAPPORT À LA VÉRITÉ

Vérité de l'homme, vérité de Dieu : ici aussi, les déplacements sont considérables et la crise des représentations sans doute la plus fondamentale.

Quel sujet devenir ? Dans quel sens se construire, puisque l'éducation est en crise, moins dans ses moyens pédagogiques que dans ses perspectives et ses finalités ? Quels hommes, quelles femmes veut-on former pour quelle société et quel vivre-ensemble ? La transmission des valeurs et des modèles fonctionne mal ou est en panne. En raison de l'autonomisation des comportements, y compris des enfants et des jeunes, elle est moins assurée par les relations intergénérationnelles qu'elle ne se cherche à travers les contacts intra-générationnels. Sans parler des modifications des relations entre parents, grands-parents et enfants pour de multiples raisons.

Cette vérité de l'homme est aussi bousculée par les découvertes spectaculaires en biologie et en génétique. Dans leurs applications, le meilleur et le pire coexistent tant pour l'embryon que pour la personne en fin de vie. Le « principe d'humanité », pour reprendre l'expression de Jean-Claude Guillebaud, est débattu à frais nouveaux sur la place publique et dans les enceintes parlementaires, car ce qui est possible techniquement n'est pas forcément humanisant. La diversité contradictoire des opinions et des hypothèses génère le doute sur l'identité de la personne humaine.

Il en est de même pour Dieu. Notre société est devenue réellement pluraliste de par les reportages des médias, la présence des populations du tiers-monde dans nos villes et nos villages, l'implantation de l'islam et du bouddhisme, la facilité des voyages à l'autre bout de l'Europe et du monde. La société d'où nous venons était celle de l'unité religieuse. Dans les années soixante, en France, la religion, c'était le christianisme et même le catholi-

cisme avec une unité de perspectives morales et spirituelles, même si bon nombre n'y adhéraient pas. Le différent était marginalisé ou exclu. Il est à noter que cette situation était tout autre aux USA, en Afrique et en Asie.

Nous sommes progressivement entrés dans une kermesse des croyances où chacune a son stand, ce qui laisse entendre que tout se vaut et que chacun a sa vérité. Ce phénomène est renforcé chez le tout-venant par le fait que l'Église catholique elle-même invite ses membres à estimer les croyants des autres religions et à dialoguer avec eux. Ainsi, la vision catholique de l'homme et de Dieu n'est plus qu'une position particulière, laissée au libre choix de l'individu.

Cette situation, conjuguée avec le changement de l'exercice de l'autorité et la préférence pour les relations entre partenaires, renforce la difficulté d'accueillir une Révélation lorsque celle-ci est présentée en surplomb et non pas comme agissant à l'intérieur de la conscience de chacun.

Elle explique aussi la méfiance, pour ne pas dire le scepticisme, par rapport à toute vision globale qui prétendrait apporter une réponse totalisante et définitive aux problèmes de la vie courante, puisqu'ils sont surtout vécus dans la fragmentation et le provisoire.

Il faut ajouter enfin à ce climat relativiste l'ignorance religieuse. Elle a toujours existé mais elle est renforcée parce que deux tiers environ des enfants ne reçoivent pas un minimum de connaissances sur le sujet et ne sont plus formés à la culture classique dont de nombreuses références étaient chrétiennes. Et plus est grande l'inculture religieuse, plus les préjugés traditionnels retrouvent de la force et colportent une image négative de l'Église, de son expérience croyante, de l'espérance qu'elle manifeste tout au long de son histoire et de ses réalisations dans l'ordre de la charité pastorale.

## II. ATTITUDES ET RECHERCHES PASTORALES

Cette analyse de quelques déplacements culturels des générations de moins de quarante ans nous conforte dans notre conviction que beaucoup de nos problèmes pastoraux actuels ne sont que les conséquences sur la vie ecclésiale des déplacements qui marquent l'évolution de notre société. Notons en passant que si les mutations importantes auxquelles nous sommes confrontés ont des répercussions sur notre Église, il n'y a pas lieu de s'en plaindre. C'est bien la preuve que les disciples du Christ sont bien insérés dans « le monde de ce temps » et partagent « les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses » de leurs contemporains. Mais si certains de ceux-ci estiment que l'Évangile a fait son temps et est dépassé, nous sommes, quant à nous, assurés qu'il dispose de ressources non épuisées et toujours neuves pour être l'âme de cette nouvelle culture qui se cherche en France et en Europe ; et particulièrement des générations de moins de quarante ans.

Essayons d'indiquer quelques-unes des attitudes et tentatives pastorales inspirées par les convictions théologiques et les lignes d'action de la *Lettre aux catholiques de France*, que nos Églises diocésaines s'efforcent de mettre en œuvre pour cette proposition renouvelée de l'Évangile. Elles sont en effet de plus en plus persuadées qu'elles ne peuvent plus se contenter d'une simple pastorale d'entretien, comme on pouvait le faire lorsque les fondamentaux de la foi et de la pratique chrétienne étaient, sinon acquis, du moins connus d'une majorité de personnes. Ces attitudes, ces recherches et cette esquisse d'un discernement sont communes aux trois fonctions essentielles par lesquelles l'Église réalise sa mission : célébrer le salut, servir la vie des hommes et annoncer l'Évangile.

### 1. UNE ÉGLISE QUI CHERCHE À ÊTRE SACREMENT DE LA CHARITÉ DE DIEU

Ces générations de moins de quarante ans qui ont un nouveau rapport au travail, au temps, au corps, à la vérité, car elles vivent une forte mutation culturelle, nous recevons la mission de les aimer. Leur proposer l'Évangile, c'est d'abord leur manifester la charité (au sens fort) divine. On ne perd jamais son temps à aimer les gens pour eux-mêmes et en vérité. Même s'ils nous étonnent et perturbent nos habitudes, nous avons à les aimer de l'amour même dont ils sont aimés par la Trinité et que nous reconnaissons à l'œuvre dans leur vie, comme dans la nôtre.

Pourquoi les aimer ? Parce que Dieu s'est incarné dans notre monde et que son Esprit de Ressuscité ne cesse d'agir en toute personne. On ne doit certes pas oublier que personne ne peut être exclu de notre amour, à partir du moment où, « *par son incarnation, le Fils de Dieu s'est en quelque sorte uni lui-même à tout homme* » (*Gaudium et spes*, n° 22). Ainsi, Jean-Paul II exprime-t-il l'attitude pastorale à laquelle l'Église que nous formons est plus que jamais invitée dans sa lettre *Au début du nouveau millénaire* (n° 4a). Semblable au Bon Samaritain, elle cherche, par de multiples initiatives, à se rapprocher de ces nouvelles générations et à leur manifester l'intérêt de Dieu, non pour appeler à elle-même, mais pour leur révéler l'Amour dont elle n'est que le sacrement. « *La première condition pour qu'une parole de vérité soit accueillie, c'est qu'elle soit aussi une parole d'amour. L'amour est la marque de la présence de Dieu* » [6].

Nous ne pouvons évangéliser ces jeunes qu'avec un parti pris de bienveillance à l'égard

---

[6] Mgr Lucien Daloz, « Une Église pour des temps nouveaux », *Lettre pastorale*, octobre 2001.



de leurs recherches en humanité, de leurs aspirations à devenir sujets. « On ne peut jamais évangéliser de l'extérieur[...] Il s'agit de comprendre du dedans et d'aimer gratuitement ceux et celles à qui l'on est envoyé avec leur culture, leur vision du monde, leurs expériences, leurs responsabilités et aussi leurs blessures ou leurs espoirs » [7].

C'est ce parti pris de charité bienveillante qui peut nous permettre de prendre au sérieux la nouveauté de notre monde avant de chercher à apporter des solutions à ses questions. L'Église essaie précisément de rejoindre les personnes dans leurs expériences humaines fondamentales : maladie-mort, amour-paternité, réussite-échec. Comme elle s'efforce d'être présente au-delà des territoires, dans les lieux où se vivent les grands enjeux de l'humanisation : santé, enseignement, loisirs, recherche scientifique, service humanitaire, monde du handicap, lieux des décisions économiques, etc.

C'est aussi au nom de cette charité que nous pouvons combattre tout ce que, dans les mentalités et les comportements, nous estimons contraire à ce qui est véritablement humain tant pour les personnes que pour la société, en l'expliquant et en le justifiant sans cesse, puisque nous vivons dans une culture du débat. Ce n'est pas manquer de respect, bien au contraire, que de nous opposer à ce qui défigure le visage de Dieu et chaque personne dans sa ressemblance en construction avec le visage du Christ, Homme en plénitude. C'est tout l'affrontement au péché qui fait partie intégrante des actes et des paroles évangéliques. Mais il faut reconnaître que ce discernement n'est pas aisé et ne peut être que patiemment réalisé en Église.

« Dans la foi chrétienne résonne une invitation à "aimer le monde", à "croire en l'hom-

me". Seulement, il faut aller jusqu'au bout de ce "oui". En effet, la foi qui aime le monde se bercerait d'illusion si pour l'aimer, il lui fallait ne pas voir le péché dont il est marqué. Un tel amour aveugle ne serait pas digne de foi. Il ne serait qu'un bon sentiment incapable de tenir ses promesses, qui se découragera sitôt que la réalité du péché lui sautera à la figure. Or tel n'est pas l'amour dont vit la foi » [8].

Ainsi, nous cherchons à former une Église de la confiance, signe de la confiance fondamentale de Dieu au monde qu'il crée et qu'il sauve, confiance que, malgré le péché, il ne retire pas. Nous l'expérimentons par nous-mêmes, à travers toutes nos difficultés et nos échecs. On ne peut pas évangéliser sans confiance.

C'est par une telle attitude que nous pouvons permettre à ces jeunes, confrontés en permanence à des choix de tous ordres, dans leur vie quotidienne comme aux moments cruciaux de leur existence, de trouver peu à peu confiance en eux, en l'avenir, dans les autres. Les JMJ en témoignent : les jeunes qui y participent ressentent bien « le vieux pape » comme un grand-père qui leur fait confiance, d'autant qu'elle vient de plus loin que lui, puisqu'elle s'enracine dans la confiance en Dieu. Si l'intra-générationnel a beaucoup d'importance pour les jeunes, ils ne sont pas rebelles à la rencontre des autres générations, à condition que celles-ci veuillent bien entrer en relation de réciprocité et manifestent leur confiance dans un accueil et un accompagnement désintéressés.

Pour que l'Église soit le moins mal possible sacrement de la Charité de Dieu, elle ne peut que la recevoir sans cesse de Lui. La prière personnelle et communautaire, la méditation de la Parole de Dieu, la vie sacramentelle, particulièrement l'Eucharistie, sont

[7] Mgr Claude DAGENS, *Va au large*, Parole et Silence, 2001, p. 91.

[8] Henri-Jérôme GAGEY, *La nouvelle donne pastorale*, Éditions de l'Atelier, 1999, p. 41.

indispensables à tous les chrétiens pour qu'ils soient réellement unis au Christ. Pour que l'Église qu'ils constituent ne se rabaisse pas à une simple association loi 1901, même si un certain fonctionnement associatif lui permet de prendre légitimement en compte des éléments de la culture actuelle.

Dans toutes nos Églises diocésaines, le dualisme pernicieux entre culte et mission est dépassé. Le cœur de la mission, c'est bien le salut, c'est-à-dire la vie et le bonheur révélés et célébrés par les sacrements. C'est le don de Dieu qui vient s'offrir à tout être humain pour que celui-ci parvienne à sa divinisation ou christification et atteigne ainsi la plénitude de sa personnalité qui lui permettra d'aimer comme Dieu aime.

C'est bien ainsi que l'Église est sacrement de salut. Pour que sa nouvelle figure histo-

rique soit conforme à son identité sacramentelle, il est certain que les ministres ordonnés lui sont essentiels. Car le sacerdoce ministériel n'est pas en parité avec le sacerdoce baptismal. Celui-ci est fondé par celui-là. Et ce qui caractérise le ministère des diacres, prêtres et évêques, c'est bien leur charité pastorale, dans la mesure où ils consentent à la recevoir de l'Unique Pasteur. Ainsi, l'Église n'a pas à compter sur ses propres forces, en définissant des stratégies mais à être sacrement de l'Amour qu'elle expérimente, à travers ses fragilités, comme premier et crédible pour toujours. Le symbole de Toronto est frappant : à l'image du Pape, l'Église, dans la mesure où elle trouve son assurance dans le Christ, peut permettre à des personnes, quels que soient leur âge et leur situation, de devenir plus assurées d'elles-mêmes et de se construire comme sujets.

### ***Questions pour un groupe éventuel de travail***

1. Où et à quelles occasions rencontrons-nous ces nouvelles générations de moins de quarante ans pour les connaître et les écouter en vérité ?
2. Comment sommes-nous pour elles sacrements de salut, c'est-à-dire de l'amour et de l'estime de Dieu ?
3. Aimer, c'est aussi accepter de recevoir. Qu'est-ce que notre Église peut recevoir de ces générations ?

### ***Quelques réalisations dans les diocèses***

#### ***Belfort***

Les 25-40 ans ne trouvent pas ce qu'ils cherchent dans les Églises locales ou bien sont en marge. Des anciens et anciennes de la JOC et de l'ACE sont ainsi visités au nom de l'évêque « *qui voudrait savoir ce que vous attendez de l'Église [...] où vous en êtes par rapport à votre vie chrétienne* ».

#### ***Châlons***

Nous sommes lancés dans un effort mis-

sionnaire vers les 25-40 ans. Se donner un objectif, des moyens, une pédagogie nous a permis de ne pas rester dans les généralités d'un appel global à un effort missionnaire. La demande de se mettre à l'écoute de cette génération pour tous les chrétiens « actifs » est source de questionnement et d'avancée : aller vers les autres pour engager un dialogue en profondeur (sur la vie, la foi, l'Église), avec cette conviction que l'Esprit est à l'œuvre en toute personne humaine, est une formidable exigence d'ouverture et une découverte heureuse pour un certain nombre.

## Angers

Quels adultes? comment les rejoindre?

Types d'adultes	Qu'est-ce qui les caractérise ? (situation professionnelle, familiale, sociale, difficultés, réussites, projets...)	Où en sont-ils de la foi, de leur rapport à l'Église ? (recherche, attentes, réticences, histoire...)	Quels sont leurs centres d'intérêt sur lesquels nous pouvons les rejoindre ? Quelles occasions de rencontre, de partage ?...	Quelle communication avec eux ? Comment les convier à une proposition?
<b>25-35 ans</b>	Mobilité professionnelle, géographique, matrimoniale. Marqués par le projet professionnel (beaucoup d'investissement). Confrontés à certains échecs. Emplois du temps surchargés ou l'inverse.	Très divers. Très engagés (aumôneries, mouvements, préparation sacrements, caté...) ou très éloignés. Visée consummatrice. Indifférence ou « une dent contre l'Église » basée sur des « on dit ».	Demandes de sacrements. Centres d'intérêts: recherche de sens (surmonter les difficultés). Épanouissement personnel. Accompagnement des moments les plus signifiants de la vie.	Rejoindre sur les lieux habituels de rencontre (cafés, fêtes, mariage des amis, etc.). Rejoindre les parents par les enfants. Moments favorables à ne pas sous-estimer.
<b>Jeunes parents qui demandent le baptême, pour leur enfant</b>	Des gens qui s'installent, souvent étrangers au quartier. Quelques-uns d'expression souvent limitée. Parfois familles reconstituées.	Un éloignement. Une attente: redécouvrir la foi à partir de leur enfant. La place des grands-parents. Il y a la foi. Tradition et respect de la foi des anciens. Peur d'être embrigadé. Ils prient! Recherche de repères.	L'éducation des enfants. Ils aiment venir avec leur enfant. L'humanitaire. Souci d'une belle église.	Ne pas avoir peur du ponctuel. Les rendre acteurs. Prendre acte de la difficulté du vocabulaire. Qualité de l'accueil, y compris dans la beauté des lieux.
<b>Jeunes parents</b>	Manque de racines. Rythme de vie fort, dynamisme.	Appartenance de tradition. Pratique religieuse en kit.	Les enfants, école, maison. Question du sens de sa vie.	Appel par contacts personnels. Pastorale du dimanche (famille).
<b>Jeunes parents</b>	Jeunes parents. Jeunes du monde rural: s'engagent dans la vie associative; pas de grandes difficultés économiques; quelques coups durs occasionnels.	Soit ont reçu une éducation chrétienne, soit n'ont rien reçu. Rapport à l'Église pour un mariage, une sépulture. Assistent aux grandes fêtes (Noël...).	Demandes de jeunes parents pour le baptême, le caté. Rencontres à l'école, quelquefois pour la liturgie de la Parole de leurs enfants. On les rejoint par les enfants.	Temps de préparation au baptême, et réunions de début d'année pour la catéchèse, sont les moments de communication. Comment les retrouver ultérieurement, avoir un suivi... mais comment?

## 2. UNE ÉGLISE QUI ACCOMPAGNE CES HOMMES ET CES FEMMES QUI CHERCHENT À DEVENIR SUJETS

Ces hommes et ces femmes de moins de quarante ans, préoccupés de devenir eux-mêmes, de construire leur identité de manière solide dans un univers incertain, l'Église, pour leur manifester la confiance de Dieu, essaie de se mettre à leur service pour qu'ils deviennent réellement les sujets voulus par Dieu. Il s'agit de les accueillir ou de les rencontrer là où ils en sont, sans les condamner ni les culpabiliser, de les accompagner sans les encadrer en cheminant avec eux de manière gratuite et désintéressée, sans chercher à les récupérer ni à les utiliser pour le fonctionnement ecclésial. Il est possible au moment estimé opportun – diverses expériences de nos diocèses en témoignent – de leur proposer le message et la pratique évangéliques, car l'Évangile répond aux attentes et aux aspirations les plus profondes de tout être humain.

L'Église prend au sérieux ces générations soucieuses de développement personnel. Car elle croit que Jésus Christ, l'Homme en plénitude parce que Dieu en plénitude, est Celui en qui et par qui toutes les autres individualités humaines peuvent devenir réellement sujets et atteindre leur total épanouissement. « *“Jésus est l'homme nouveau” (cf. Ep 4, 24 ; Col 3,10) qui appelle l'humanité rachetée à participer à sa vie divine. Dans le mystère de l'Incarnation sont posées les bases d'une anthropologie qui peut aller au delà de ses propres limites et de ses propres contradictions pour aller vers Dieu lui-même, et plus encore vers la perspective de la “divinisation” à travers l'insertion dans le Christ de l'homme racheté, admis dans l'intimité de la vie trinitaire* » [9].

L'expérience chrétienne construit vraiment la personne tant par l'accueil de la Parole, la participation aux sacrements et le partage avec les frères. Elle permet de progresser dans l'humanisation de soi-même et des autres, de grandir dans la croissance authentique de sa personnalité, de tenir face aux difficultés et aux épreuves, d'assumer pleinement ses responsabilités, à l'image de la Vierge Marie.

Car on ne peut devenir sujet tout seul et l'on ne peut devenir sujet devant personne. S'il est vrai que le sujet se construit par des choix qu'il peut poser dans la mesure où il a confiance en lui, il ne devient réellement lui-même qu'en se donnant et en accueillant, dans l'échange de l'altérité. Telles sont les trois personnes trinitaires : chacune est elle-même dans la relation, l'accueil et le don aux autres. De même, la personne humaine n'existe pas indépendamment de ses relations. Ce sont celles-ci qui la constituent et c'est en les développant qu'elle devient ce qu'elle est appelée à être.

Il est sûr que le dieu solitaire du déisme, fut-il grand horloger du monde, ne peut aucunement fonder une telle conception de la personne dans sa dignité et sa liberté inaliénables. C'est bien l'approfondissement de la théologie trinitaire qui a permis la prise de conscience de ce caractère essentiellement relationnel de l'être humain. « *L'attachement, dans la foi, au Dieu trinitaire a très vite conduit à repenser la notion de personne, à réfléchir à la dignité de celle-ci, à la définir non comme repli sur soi mais comme ouverture et relation* » [10]. Préparée par la première Alliance, c'est la Révélation de l'Alliance nouvelle et éternelle en Jésus Christ qui manifeste ce Dieu un en trois personnes qui risque le dialogue avec l'humanité jusqu'à la Croix, puis-

[9] Jean-Paul II, *Au début du nouveau millénaire*, n° 23.

[10] François BOUSQUET, *La Trinité*, Éditions de l'Atelier, 2000, p. 126.

qu'il est lui-même dialogue. Qu'est-ce qui empêcherait que cette génération, si désireuse d'être responsable d'elle-même, accueille la Révélation du Christ puisque c'est humblement et sans être en surplomb que Celui-ci livre l'identité profonde de Dieu et de l'homme?

Mais notre monde n'est plus théocentrique et la relation entre Dieu et l'homme s'est inversée. L'homme devenu premier et étant situé au centre du monde se demande : Dieu m'est-il utile? Or, n'est-ce pas à partir de la reconnaissance de Dieu, de son don d'amour, que l'existence est à construire ou plutôt à reconstruire? Il faut beaucoup de temps pour passer de l'image archaïque d'un Dieu d'en-haut et omnipotent à la découverte de Dieu à genoux devant ses disciples et donc devant les humains pour les servir et les faire grandir jusqu'à leur stature définitive dans le Christ (cf. Ep 4, 13-16).

D'où la nécessité de plus en plus perçue dans les diocèses de fournir des lieux ecclésiaux d'accueil et d'écoute où il est possible de venir sans exigence d'appartenance à l'Église et encore moins d'adhésion à sa foi. Ces lieux aux contours souples, sinon flous, ne supplantent pas les rencontres territoriales, car il ne sert à rien d'opposer paroisse et réseau informel. Il semble de plus en plus nécessaire que se constituent des groupes de proximité chaleureuse et de relation spirituelle qui permettent des appartenances d'associations conviviales plus que des allégeances institutionnelles. Ces groupes peuvent aussi fonctionner de manière ponctuelle à l'occasion de pèlerinages, de temps forts d'aumôneries, de mouvements anciens et nouveaux et de communautés charismatiques.

Car l'essentiel est bien l'éducation de la liberté et de la foi chrétienne alors que beaucoup en sont encore, dans leurs demandes et leurs pratiques religieuses, à une attitude primitive et païenne. Comment faire progresser d'une angoisse face à un prétendu destin vers la conscience d'être fils de Dieu libéré et aimé

par Lui? Comment favoriser la lente maturation d'une adhésion personnelle dans le respect du cheminement de chacun? Encore faut-il disposer d'accompagnateurs qualifiés, ministres ordonnés et laïcs, bien charpentés et bien enracinés dans leurs pratiques de l'Évangile. Or la façon d'être chrétien s'est bâtie pour beaucoup autour de pratiques rituelles, d'une obéissance passive à la hiérarchie, d'obligations ou d'interdits moraux alors que ce qui est fondamental, c'est de se mettre à la suite du Christ, accueillir son amour, essayer d'y répondre et ainsi construire son existence en vérité. Une telle vie chrétienne demande une formation solide et une formation apostolique pour être capable d'en rendre compte. À cette condition-là, il est possible d'accueillir avec respect des « passants », des personnes du seuil et d'effectuer avec elles un bout de chemin pour qu'elles repartent mieux. Ainsi, l'Église est à la fois la bergerie dans laquelle on est entré une fois pour toutes et l'auberge, telle celle d'Emmaüs, où l'on est rejoint pour un point-rencontre.

Il n'est pas facile de mettre en œuvre cette pastorale diversifiée et personnalisée qui ne se contente pas d'un modèle unique. Il n'est pas facile non plus d'articuler la proposition d'un sens, d'une sagesse et du salut. Sans doute la question du sens est-elle en train de se déplacer. Puisqu'elle se réfère aux réalités ultimes, les nouvelles générations ont tendance, l'avenir étant incertain, à se recentrer sur leur présent en essayant d'y vivre le moins mal possible. Elles sont à la recherche d'un art de vivre. La Bible comme la Tradition chrétienne disposent d'une riche expérience sapientielle. Mais nous ne pouvons réduire l'Évangile à sa sagesse (pas plus qu'à ses valeurs), il témoigne aussi et surtout de la réalité du salut. La première parole du Christ est bien : « *Convertissez-vous, le Royaume des cieux est tout proche* » (Mt 3, 2). C'est parce que nous sommes sauvés dès maintenant, grâce à notre participation à la vie trinitaire et au pardon de nos péchés, que nous sommes assurés de devenir pleinement sujets. « *Le Royaume n'est pas la définition de l'au-delà*

*mais de l'ici autrement*» [11]. Mais comment susciter aujourd'hui le désir de la conversion ? Pour être sauvé, il faut reconnaître en avoir besoin. Et l'on ne peut pas se sauver soi-même. En même temps, le Christ affirme, à plusieurs reprises non pas « *je te sauve* » mais « *ta foi t'a sauvé(e)* ». C'est bien reconnaître la responsabilité du sujet dans son salut personnel : comment la faire découvrir ?

D'autres questions sont posées : comment permettre la construction de sujets chrétiens avec cohérence et continuité, sans qu'ils se contentent du « picorage » et d'un éparpillement ponctuel ? Comment réagir contre la dissociation entre croyance et appartenance ? Comment faire passer d'une recherche religieuse individuelle à une foi ecclésiale ? L'initiation chrétienne n'est jamais achevée...

### ***Questions pour un groupe éventuel de travail***

1. Diverses personnes viennent à nous à l'occasion des sacrements, du catéchisme :
  - comment les accueillons-nous et sommes-nous attentifs à leur situation personnelle (vie affective, travail ou recherche d'emploi, vie associative, éducation), à leurs questions, leurs doutes, leurs recherches humaines et religieuses ?
  - comment est articulée la réponse ponctuelle à la demande et la proposition d'un cheminement ?
2. Quelles initiatives prenons-nous, avec des jeunes et des adultes, pour aller au devant d'eux et leur proposer une réflexion sur les questions existentielles de leur vie, leurs besoins d'intériorité ? Comment fait-on jouer la mise en relation avec la communauté chrétienne locale ? Comment, à partir de ces lieux et des rencontres qu'ils permettent, peut-on construire le corps ecclésial ?

### ***Quelques réalisations dans les diocèses***

#### ***Viviers***

L'intérêt que des jeunes de la génération des 25-35 ans engagés dans la vie et présents en Église portent au projet pastoral diocésain. Ils y voient un espace de liberté et d'expression pour les requêtes dont ils sont porteurs : liturgie plus soignée, nouvelles propositions d'échanges.

#### ***Limoges***

Des jeunes parents confient leurs enfants à l'Église pour le baptême et la catéchèse. Même si leur nombre diminue, ils représentent encore plus de la moitié des Français à faire une demande à l'Église à cet âge – entre

20 et 35 ans. Et ils portent en eux de profondes attentes humaines et spirituelles. Savons-nous les entendre ? Nous constatons un grand décalage entre ce qu'on leur offre et ce qu'ils attendent. Les prêtres le perçoivent, mais ils ne savent que faire, en ressentent un certain malaise et parfois réagissent de façon négative à ce qui leur semble une demande d'enfants gâtés. Savons-nous écouter ce qui habite ces jeunes parents ?

#### ***Nancy et Toul***

Il y a chez beaucoup de nos contemporains un grand désir d'accueil et d'écoute pour déposer son sac, exprimer une recherche de sens, des questions, une angoisse, une situation lourde à porter. L'Église est interpellée

[11] Mgr Albert Rouet, *La chance d'un christianisme fragile*, Bayard Éditions, 2001, p. 53.

par cette situation assez générale et peut trouver là matière à remplir la mission d'annoncer à tous l'Évangile de la vie.

L'offre du presbytère où l'on vient sonner pour trouver cette écoute et ce dialogue est de moins en moins pertinente parce qu'un presbytère ne fait plus nécessairement référence et que frapper à sa porte nécessite un engagement que beaucoup ne sont pas prêts à faire. Il faut donc soit ouvrir des lieux dans les espaces nouveaux de circulation et les forums de notre société actuelle, soit valoriser des lieux traditionnels qui aujourd'hui « font recette ».

C'est dans cette perspective qu'à Nancy nous avons décidé de « déparoissialiser » une église située en centre ville dans la zone du marché et de nombreux commerces. Nous avons en effet remarqué qu'elle était très fréquentée tout au long de la journée par des gens de passage qui prenaient là un temps d'arrêt. Nous l'avons confiée aux pères jésuites pour qu'ils l'animent liturgiquement et fassent une offre importante d'accueil et d'écoute avec les aménagements nécessaires.

L'ouverture d'une nouvelle sortie de la gare de Nancy qui débouche face à une autre église de la ville a provoqué une réflexion sur l'offre d'accueil, d'écoute, de contact que nous pouvions proposer aux milliers de voyageurs qui transiteront par là.

En même temps, nous avons créé une équipe diocésaine de formation spirituelle forte d'une petite trentaine de personnes qui se forment à l'écoute et à l'accompagnement.

### **3. UNE ÉGLISE QUI PREND LE TEMPS D'INITIER PUIS DE FORMER**

*La Lettre aux catholiques de France* montre l'importance d'une pastorale ou de chemins d'initiation [12]. Nous devons toutefois recon-

naître avec Denis Villepelet que « *dans la culture occidentale contemporaine, on sait enseigner, éduquer, guider un apprentissage mais on ne sait pas initier. La recherche contemporaine en sciences de l'éducation ignore quasiment le terme [...] Pourtant, le philosophe de l'éducation, Olivier Reboul, dans son petit livre suggestif, "Qu'est-ce qu'apprendre?", n'hésite pas à dire que l'initiation semble constituer à elle seule la forme la plus complète de l'acte d'apprendre. Elle interfère avec les trois formes d'apprendre que sont l'enseignement, l'apprentissage et l'éducation sans pourtant s'y confondre. S'initier, n'est-ce pas au-delà de tout savoir-faire et de tout savoir, apprendre à être ?* »

#### **Initiation**

La créativité dont nos Églises diocésaines font preuve commence à faire surgir une initiation à la vie chrétienne différente de la formation et devenue indispensable. Nos établissements catholiques d'enseignement en témoignent également.

Dieu s'expérimente, se rencontre, se goûte avant de se comprendre. S'il est vrai que nous sommes chercheurs de Dieu, il est encore plus vrai que Dieu est d'abord celui qui vient à notre rencontre de manière que nous ne soupçonnons pas au début. L'initiation a pour objectif essentiel de faire entrer dans cette relation de Dieu qui vient transfigurer notre relation aux autres, au temps, à la vérité, à nous-mêmes.

Yvette Chabert présente les grandes lignes de cette pastorale de l'initiation dans l'intervention à une session nationale de pastorale des jeunes publiée par *Documents Épiscopats* [13]. Elle esquisse quelques-unes des expériences humaines qui peuvent permettre l'accueil du goût de Jésus Christ : celles de la liberté, de l'éthique (par exemple, le pardon, ou

[12] .Cf. *Proposer la foi dans la société actuelle. Lettre aux catholiques de France*, éditions du Cerf, 1996, p. 78 et 99.

[13] Yvette CHABERT, «Quels chemins nouveaux pour proposer la foi aux jeunes ?», *Documents Épiscopats*, n° 4/5, mars 2001.

l'action pour les droits de l'homme), de l'amour, la rencontre de la souffrance, de la mort avec la question de l'après-mort (que l'on pense aux obsèques de jeunes!). La rencontre du Christ peut, de ces manières, être éveillée par le désir, la parole et l'action. Et aussi, note-t-elle dans le prolongement de la *Lettre aux catholiques de France*, par la célébration eucharistique.

Encore faut-il que l'on accepte que l'accès aux sacrements ne soit pas situé uniquement comme une porte d'entrée de la vie chrétienne mais, dans une logique d'accompagnement et d'achèvement, comme une source permanente de vie évangélique. Après tout, Constantin s'est fait baptiser sur son lit de mort : son initiation a duré toute sa vie!

### **Formation**

C'est sans doute l'un des secteurs de la vie ecclésiale où les diocèses ont pris le plus d'initiatives ces dernières années. Il n'est donc pas utile de les présenter longuement.

La plupart des évêques consultés insistent sur la formation globale sous tous ses aspects, depuis la formule classique « une foi vécue, célébrée, annoncée » jusqu'à des formules plus neuves comme « une formation missionnaire associant l'intelligence, le corps et le cœur ». Ces deux voies ne sont pas à dissocier : la foi est toujours l'expérience de la Personne du Christ et, à travers elle, l'expérience de Dieu et des frères. Et elle est, en même temps, un chemin de connaissance rationnelle. Si

l'expérience fait appel au sentiment, la connaissance fait appel à l'intelligence.

Une appropriation nouvelle des fondamentaux de la foi et de la vie ecclésiale est nécessaire. La perspective de l'Église ne doit pas être de conservation et de statisme mais de pèlerinage et de construction. Dans cette itinérance, la Tradition s'offre à nous comme un enrichissement de notre parcours d'aujourd'hui, si nous en acceptons la relecture. Il nous faut allier l'enracinement dans la Parole de Dieu et l'attention à l'existence quotidienne ainsi qu'aux grandes questions qui la marquent. Le bien propre que nous avons à offrir au monde, c'est d'abord une parole pleinement dans le temps et qui transcende le temps. L'Église doit se transformer en une sorte d'atelier de lecture où l'on déchiffre, où l'on scrute, où l'on confronte, où l'on « s'en parle ». Si une parole qui tombe du ciel n'est recevable par personne, la parole qui se situe par rapport à l'interrogation contemporaine devient crédible et recevable. Il ne s'agit pas dans ce face à face de se perdre mais de se clarifier, de gagner en charité et vérité.

Il est évident que cette formation intégrale inclut la dimension spirituelle, la relecture de sa vie et de ses activités (y compris pastorales) pour y discerner les signes de la présence fidèle et de la vitalité permanente de Dieu. Elle est aussi ecclésiale, car la foi au Christ est annoncée et partagée en Église. L'Église est fraternelle ou n'est pas.



### ***Questions pour un groupe éventuel de travail***

1. Quand il s'agit de jeunes:
  - pourquoi viennent-ils dans un lieu ou un groupe chrétien et comment ?
  - comment réalise-t-on un parcours d'initiation au mystère chrétien et à la vie chrétienne dans toutes ses dimensions: vie sacramentelle, vie ecclésiale, vie spirituelle, vie caritative ?
  - comment les propositions faites tiennent une structuration dans la foi chrétienne et une ouverture aux autres ?
  
2. Quand il s'agit de catéchumènes, de recommençants :
  - qui les accompagne et avec quelle formation ?
  - comment est pensé le chemin d'initiation, non seulement au credo, à la doctrine chrétienne mais à l'ensemble des dimensions de la vie chrétienne ?
  - comment est articulé leur propre chemin avec celui de la communauté chrétienne ?
  
3. Quand il s'agit de chrétiens pratiquants :
  - qui sont les acteurs et les responsables de leur formation ?
  - quels objectifs sont choisis? Selon quels critères :
  - les aider à se structurer dans la foi et la vie sacramentelle ? Leur faire découvrir les sources de la Tradition chrétienne ? Les aider à articuler intériorité et engagement dans la vie sociale ?

### ***Quelques réalisations dans les diocèses***

#### ***Nice***

L'évangélisation de la culture passe par l'apport d'une pensée originale (puisée dans l'Évangile, la Tradition, le Magistère et au contact de la culture contemporaine) qui doit partir du Christ.

#### ***Toulon***

L'instauration d'une décade missionnaire entre l'Ascension et la Pentecôte.

Chaque paroisse, mouvement et service a été invité à réfléchir au contenu qu'il peut donner à cet effort diocésain qui peut se décliner

en terme d'accueil, d'échanges et de proposition de la foi. À ce jour, cent initiatives ont été générées au cours de cette décade.

#### ***Paris***

L'homélie du dimanche est pour la plupart des chrétiens la seule source de formation en dépit du rythme irrégulier de leur pratique. Beaucoup n'ont plus une vision organique et cohérente de leur foi. Ne faudrait-il pas d'abord respecter la nature de l'homélie qui doit ouvrir à l'intelligence des Écritures et ajouter, en complément du temps de la messe, une catéchèse systématique répartie sur trois ans (catéchèse d'adultes) ?

#### 4. UNE ÉGLISE QUI ÉDUQUE À LA FRATERNITÉ ÉVANGÉLIQUE

Dans toutes les sociétés où elle se vit, la foi à la communion trinitaire appelle à la transformation des relations entre les humains. En paroles et en actes, grâce au sens chrétien de la personne humaine (dignité de chacun, respect des plus pauvres, principe de subsidiarité, etc.), elle essaie d'animer un vivre-ensemble qui favorise l'autonomie responsable de chaque sujet. Elle cherche à promouvoir les relations de fraternité enracinée dans l'Évangile pour une unité qui n'a rien à voir avec l'uniformité.

Multiplés sont les groupes de nos Églises diocésaines qui essaient de contribuer à cette fraternité humaine, ce renouvellement ou cette recréation du lien social, cet apprentissage de la responsabilité et de la fécondité sociales de chacun. Depuis les aumôneries jusqu'aux mouvements et services, en passant par des initiatives dans des banlieues difficiles : même si ce sont des réalisations modestes, elles ont valeur de signe ! Chacun de ces groupes désire être un espace de reconnaissance, de vérité et de liberté pour toute personne en recherche d'identité et de l'ouvrir à une solidarité qui lui permet de se construire comme sujet. L'Église est attendue sur sa capacité d'aller aux avant-postes de l'ouverture, de l'attention aux personnes en marge et du dialogue avec elles (par exemple, les divorcés-remariés, les personnes homosexuelles...).

Cette éducation à la fraternité ouvre à l'humanisation et à l'évangélisation de la mondialisation. « La mondialisation peut amener une bien plus grande autonomie et liberté personnelles si de nouveaux monopoles marchands ne remplacent pas les anciens détenteurs du monopole du discours idéologique et si chacun est formé à cette liberté nouvelle et à la communication avec les autres. Une « société du soi », fondée sur les relations directes entre personnes, peut naître » [14].

L'Église, sacrement de la communion trinitaire, est appelée à lutter, avec tous les hommes et les femmes de bonne volonté, contre la misère et la violence locales et internationales. Celles-ci sont générées par les péchés personnels et les « structures de péchés » mais aussi par notre société marchande dans sa prétention à devenir hégémonique. Ces deux défis ne pourront être relevés que par une action commune avec les autres traditions religieuses et humanistes au service de la justice, de la paix et de la réconciliation mondiales.

L'élargissement actuel, constaté en de nombreux domaines (« *élargis l'espace de ta tente* », proclame le prophète Isaïe), peut amener une catholicisation en profondeur, c'est-à-dire une universalisation. L'universel est bien une dimension du particulier. Telle est la Tradition chrétienne, même si, à certaines périodes, cette universalisation a été confondue avec la centralisation. « *L'Église, "experte en humanité", disait le concile Vatican II, est aussi experte en mondialisation [...] En exerçant sa mission, elle produit un modèle de communion universelle, respectant l'individualité de tous* » [15].

Cette éducation à la fraternité pousse à progresser dans l'œcuménisme et le dialogue inter-religieux. On ne peut pas être soi-même sans relations avec les autres. Dans aucun diocèse désormais, même si la présence de musulmans ou de bouddhistes est restreinte, on peut envisager la pastorale ordinaire sans tenir compte du dialogue interreligieux. Celui-ci, au-delà de la bonne volonté, demande compétence et détermination pour éviter les confusions et le relativisme, permettre une ouverture réciproque sans peur et approfondir sa propre foi catholique. Un livre tel que *Le moine et le lama* [16] montre qu'un tel dialogue est possible, lorsqu'il aborde réellement les expériences spirituelles, pour que les uns et les autres parviennent à la « plénitude de la vérité » (Jn 16, 13).

[14] *Maîtriser la mondialisation*, Justice et Paix-France, co-édition Centurion/Cerf/Fleurus-Mame, 1999, p. 43.

[15] M. le cardinal Jean-Marie LUSTIGER, conférence à l'occasion des vingt ans de l'IFRI, in *La Croix*, 4 novembre 1999.

[16] Robert LE GALL, Jigmé RINPOCHÉ, *Le moine et le lama*. Entretiens avec F. Lenoir, éditions Fayard, 2000, 340 p.

### ***Questions pour un groupe éventuel de travail***

1. Malgré les obstacles permanents par rapport à la fraternité, beaucoup de réalisations sont menées par les catholiques dans des organismes confessionnels ou non confessionnels. Comment sont-elles mises en relation explicite avec la foi et les sacrements ?
2. L'Église commence à être sollicitée, en tant que telle, pour la rénovation du lien social, surtout dans des endroits défavorisés. Comment répondons-nous à ces nouvelles demandes ? Quels en sont les enjeux ?
3. Percevons-nous la présence des autres religions et courants de pensée comme une chance pour la révélation de Jésus Christ ?

### ***Quelques réalisations dans les diocèses***

#### *Albi*

La place faite aux enfants et aux jeunes, ainsi qu'aux personnes en difficultés et en situation d'échec ou de pauvreté, paraît un critère important ; « la Bonne Nouvelle est annoncée aux pauvres ».

#### *Langres*

Veillée pascale d'une nuit proposée aux confirmés des cinq dernières années et aux confirmands de cette année.

#### *Luçon*

Cinq orientations formulées par le conseil presbytéral pour évangéliser les personnes de 25-40 ans :

- soigner l'accueil de ces personnes ;
- favoriser, pour les adultes, l'existence de lieux de parole ;
- proposer la foi comme rencontre du Christ ;
- encourager cette génération à prendre des responsabilités ;
- aider les communautés chrétiennes à s'ouvrir aux plus jeunes de leurs membres.



## CONCLUSION

Des temps nouveaux pour l'Évangile ? La réponse de ce document est ferme, même s'il ne s'agit que de balbutiements dans les analyses des déplacements culturels et les esquisses pastorales. Les recherches diocésaines sont invitées à se poursuivre dans l'espérance qui ne déçoit jamais.

Pour terminer, laissons la parole à deux grands témoins de l'Évangile :

*« La crise spirituelle est une crise de l'homme classique européen, né avec le monde bourgeois. Il avait cru réaliser l'animal raisonnable, où la raison triomphante avait domestiqué définitivement l'animalité et le bonheur, neutralisé les passions [...] Aujourd'hui, le nihilisme européen s'étend et s'organise sur le recul des grandes croyances qui tenaient nos pères debout : foi chrétienne, religion de la science, de la raison ou du devoir [...]*

*On ne sait plus ce qu'est l'homme et, comme on le voit aujourd'hui traverser d'étonnantes transformations, on pense qu'il n'y a*

*pas de nature humaine. Pour les uns, cela se traduit : tout est possible à l'homme et ils retrouvent un espoir ; pour d'autres : tout est permis à l'homme, et ils lâchent toute bride ; pour d'autres enfin : tout est permis sur l'homme et nous voilà à Buchenwald. Une sorte de XIV<sup>e</sup> siècle s'effrite sous nos yeux : le temps approche de "refaire la Renaissance" » [17].*

*« Alors que le Jubilé est achevé, je sens plus que jamais le devoir d'indiquer le Concile comme la grande grâce dont l'Église a bénéficié au vingtième siècle : il nous offre une boussole fiable pour nous orienter sur le chemin du siècle qui commence.*

*Allons de l'avant dans l'espérance ! Un nouveau millénaire s'ouvre devant l'Église comme un vaste océan dans lequel s'aventurer, comptant sur le soutien du Christ. Le Fils de Dieu, qui s'est incarné il y a deux mille ans par amour pour les hommes, accomplit son œuvre encore aujourd'hui » [18].*



---

[17] Emmanuel Mounier, *Le personnalisme*, 1949, Œuvres éditées par le Seuil, III<sup>e</sup> tome, p. 510.

[18] Jean-Paul II, *Au début du nouveau millénaire*, n° 57-58, 2001.

## Annexes : RÉFÉRENCES BIBLIQUES ET HISTORIQUES

### MÉDITATION SUR LES PREMIÈRES COMMUNAUTÉS CHRÉTIENNES

*À chaque mutation culturelle et pour faire face aux déplacements de tous ordres qui en découlent, l'Église s'est référée au parcours des premières communautés chrétiennes telles que la relecture théologique et spirituelle nous est donnée par les Actes des Apôtres. D'où cette méditation pour nous rappeler le contenu essentiel et quelques conditions de la première évangélisation.*

Saint Luc, en écrivant les Actes des Apôtres, retrace l'histoire des origines chrétiennes pour en présenter un tableau construit, beaucoup plus divers qu'il ne le semble à une lecture rapide de son ouvrage.

Dès le début, la perspective est tracée : « Vous serez mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée, en Samarie et jusqu'aux extrémités du monde », déclare Jésus aux Apôtres (1, 8). De fait, l'organisation des Actes suit ce plan et montre comment le Christ est annoncé de manière diverse à travers les moments et les lieux. En même temps que la mission, les Actes nous montrent la manière dont la communauté chrétienne se constitue : il apparaît nettement que la mission repose d'abord sur la qualité de vie et la force d'attraction des communautés chrétiennes, même si certaines personnalités ont joué un rôle éminent.

#### LE CHRIST EST ANNONCÉ PARTOUT

Quel est le contenu essentiel de la prédication des Apôtres ? Ils annoncent la Parole, ils proclament une Bonne Nouvelle, nous disent les Actes. Mais que disent-ils de manière précise aux personnes qu'ils rencontrent ?

Si l'on regarde de près les discours missionnaires placés dans la bouche de Pierre et de Paul quand ils s'adressent à des auditoires juifs, il faut reconnaître que ces discours se

ressemblent beaucoup. Ils annoncent que Jésus de Nazareth s'est manifesté dans sa vie comme prophète et envoyé de Dieu. Mais il n'a pas été reconnu comme tel. On l'a rejeté, condamné et mis à mort sur une croix. Dieu l'a ressuscité, les apôtres s'en proclament les témoins. Jésus est bien le Messie, le Fils de Dieu, annoncé par les Écritures. De ce fait, une espérance nouvelle est présente : chacun peut être libéré du péché qui l'assaille, une vie nouvelle commence, un peuple nouveau est constitué par Dieu. Pour en faire partie, il faut se convertir, changer sa façon de voir et de vivre, se laisser transformer par la personne du Christ.

Cependant, les messagers de la Parole ne se réduisent pas à de simples proclamateurs. Ils s'inspirent de ce que Jésus a fait découvrir à ses disciples, tel que le présente saint Luc. Le troisième évangile présente en effet en deux grandes étapes la vie de Jésus et la formation des disciples qu'elle comporte.

- Il faut d'abord former des hommes attentifs à tous ceux qu'ils rencontreront, spécialement aux plus pauvres et aux souffrants à qui sera présenté en priorité le salut que donne Jésus, salut qui les rejoint dans toutes les dimensions de leur être et qui est une Bonne Nouvelle pour eux.

- Il faut ensuite préparer des disciples capables d'entrer dans les exigences que demande l'Évangile : disponibilité, pauvreté, suite du Christ jusqu'à la croix...

Il ne faut pas inverser l'ordre dans lequel Jésus a formé ses disciples : nul n'est un vrai messager de la Bonne Nouvelle s'il place l'exigence avant la délivrance ou s'il ignore la joie du pardon que Dieu accorde aux pécheurs.

Annoncer l'Évangile, c'est donc vivre personnellement cette expérience et tenter de la faire découvrir à d'autres. L'Évangile ne se limite pas à une communication verbale. Il demande que s'établisse une relation personnelle.

## LE RÔLE DU TÉMOIN DE L'ÉVANGILE

Selon les Actes des Apôtres, le témoin de l'Évangile est adapté à cette mission.

- Il est d'abord un témoin qualifié de ce qu'il dit (les Douze doivent avoir vu par eux-mêmes le Christ, voir 1, 21-22 ; c'est vrai aussi de Paul qui se présente comme apôtre). Ceux qui viennent après eux s'appuieront sur la solidité de ces premiers témoins.
- Le témoignage donné a un sens et une interprétation clairs pour les auditeurs. C'est ici que le rapport aux Écritures sera essentiel pour les auditeurs juifs et qu'une présentation originale sera faite pour les auditeurs d'origine païenne (à Lystres : 14, 15-17 et à Athènes : 17, 22-31).
- Les témoins ne manqueront pas de souligner que leur témoignage ne part pas d'une initiative personnelle, mais qu'ils sont envoyés par Dieu. Leur mission doit se réaliser malgré les menaces, les persécutions et même les risques de mort. Le témoignage ne peut pas être séparé de la personne du témoin : c'est l'un des éléments de la crédibilité de ce qui est annoncé.
- La force de l'Esprit Saint lui est donnée pour accomplir sa mission sans se décourager ou défailir devant les difficultés. On peut citer 5, 33 : « *Nous sommes témoins de cela, nous et l'Esprit Saint que Dieu a donné à ceux qui lui obéissent.* »

- Des signes de Dieu accompagnent la mission : il pourra y avoir, surtout dans les premiers chapitres des Actes, des miracles, manifestations visibles de l'œuvre de Dieu aux côtés des siens. Il n'en est pas question à Antioche, même s'il est écrit que « *le Seigneur leur prêtait main-forte* » (11, 21).

## LES MOYENS DE LA MISSION

Même si les Actes présentent de grandes figures d'apôtres : Pierre, Paul, Étienne, Barnabé... Ces missionnaires ne sont pas seuls. Déjà Jésus envoyait ses disciples en mission deux par deux (Lc 10,1-2). De même, les missionnaires apparaissent souvent par paires dans les Actes : Pierre et Jean, Paul et Barnabé, Paul et Silas... La vérité du message est assurée par deux témoins, l'un soutenant l'autre, et tous deux manifestant la naissance d'une communauté.

L'hospitalité joue un grand rôle dans les récits des Actes. Elle est signe de relations humaines fraternelles et crée une véritable communion entre l'hôte et son invité. Cette pratique prend ses racines dans le monde biblique. Elle occupe une telle place dans l'œuvre de Luc qu'il semble que ni la vie publique de Jésus, ni la mission de ses disciples ne sont pensables sans l'hospitalité dont ils bénéficient. Cette charité en acte est un soutien essentiel pour la mission de Pierre (voir 9, 32 à 12, 17) et celle de Paul (on peut évoquer l'accueil de la commerçante Lydie en 16, 11-15). Les missionnaires sont en marche, mais ils doivent aussi s'arrêter. À l'inverse, des dangers menacent, en particulier celui des intrus, comparés à des loups féroces (20, 29).

On relève dans les Actes un grand nombre de voyages. Paul lui-même en accomplit plusieurs. Cette insistance souligne la dimension universelle de l'Évangile : parti de Jérusalem, d'un milieu juif, il rencontre l'hellénisme, passe en Grèce et dialogue sur l'aréopage et arrive jusqu'à la capitale de tout l'Empire.

Malgré les dangers, les persécutions et obstacles rencontrés, la Bonne Nouvelle est portée dans le monde entier. Elle s'appuie sur les moyens mis en œuvre par l'Empire romain (routes, administration, navigation).

Toutes les occasions sont bonnes pour annoncer le Christ. Sans doute les synagogues sont-elles le lieu privilégié pour l'annonce aux Juifs et on verra Paul commencer systématiquement sa mission dans une ville en allant prêcher dans la synagogue du lieu. Mais d'autres endroits sont également utilisés : la maison, une école, la rue, la place publique, les salles d'audience des tribunaux... Rien n'arrête l'ardeur des missionnaires et toute occasion est bonne. Personne n'est exclu : ni les Samaritains, ni les Grecs, ni les peuples de Lycaonie, ni les soldats romains, ni un eunuque africain... La Bonne Nouvelle est vraiment pour tous ! C'est par l'amour vécu dans la communauté qu'un témoignage de choix est donné.

## LE SERVICE DE LA CHARITÉ

La Bonne Nouvelle doit entraîner une manière de vivre nouvelle, sinon elle ne serait que des mots. Le service de la charité est particulièrement mis en avant dans le livre des Actes. En plus de l'hospitalité, il comporte plusieurs formes :

- La communion des biens mise en œuvre à Jérusalem. Elle vise à ce qu'il n'y ait plus de pauvres dans la communauté chrétienne et que tous vivent une réelle fraternité fondée sur la même foi. Les sommaires des Actes insistent fortement là-dessus (2, 44-45) ; 4, 32-34). On sait pourtant que les réalisations n'ont pas toujours été aussi belles (voir l'épisode d'Ananie et de Saphire placé à la suite de l'apport de Barnabé : 4, 36-5,11)
- Face à une situation inadmissible pour une Église qui désire être fraternelle, se trouve constitué un groupe de responsables : « les Sept », chargés du service des personnes

nécessiteuses du groupe des Hellénistes (6, 1-7). À vrai dire cette responsabilité s'étend également au service de la Parole que remplissent Étienne et Philippe. Il est important de relever les critères de discernement fixés pour le choix des « Sept » : des hommes de bonne réputation, remplis de sagesse et d'Esprit Saint. Ainsi, ce ministère est confié à des personnes qui ont les aptitudes nécessaires, d'un point de vue humain et d'un point de vue spirituel.

- Une importante collecte est faite pour la communauté chrétienne de Jérusalem (voir 11, 27-30). Ce sont surtout des lettres de saint Paul qui en parlent et présentent les arguments mis en œuvre pour solliciter la générosité. Ces arguments sont d'ordre théologique et se réfèrent au Christ qui a tout donné pour les siens. Ils présentent aussi le désir de créer plus d'égalité entre les frères chrétiens. Enfin, Paul insiste sur le fait que la collecte est une manière de rendre quelque chose aux chrétiens de Jérusalem d'où vient la foi.

## LA VIE FRATERNELLE

Dans les Actes des Apôtres, la vie fraternelle est présentée avec une insistance toute particulière. Elle est comme le signe de la manifestation d'une réalité nouvelle inaugurant les derniers temps : l'un des fruits de l'Esprit répandu le jour de la Pentecôte.

Cela se perçoit dans les « sommaires » rythmant les premiers chapitres des Actes (2, 42-47 ; 4, 32-35 ; 5, 12-16). Au-delà de la vision idyllique de la première Communauté chrétienne qu'ils présentent, ces textes soulignent les composantes essentielles de la vie communautaire. L'assiduité à l'enseignement des Apôtres, à la communion fraternelle, à la fraction du pain et aux prières, notée dans le premier sommaire, est un gage de cohésion fraternelle et d'accroissement numérique de la communauté. De quoi s'agit-il exactement ?

- L'enseignement des Apôtres est l'élément fondateur de la vie chrétienne. « *La foi de l'Église naît et s'approfondit en référence à l'enseignement du groupe unique de ceux qui ont été témoins directs de la vie et de l'enseignement du Seigneur* » (Gourgues). Les Apôtres s'attachent d'une manière très forte à relier les événements et les paroles de Jésus aux textes de l'Ancien Testament, afin de pouvoir présenter un enseignement construit et crédible à leurs auditeurs juifs. C'est d'abord cela le « service de la Parole » (6, 4).
- Le rôle des Apôtres ne se limite pas à l'enseignement. Leur place dans la communauté est éminente : ils proposent une solution au conflit qui touche particulièrement les veuves des Hellénistes (6, 2). Pierre est celui qui fait officiellement entrer le premier païen dans l'Église et il va justifier ses actes devant l'assemblée et obtenir son accord (11, 1-18).
- La « communion fraternelle » (en grec *koinonia*) semble désigner tout particulièrement la mise en commun des biens. C'est la mise en pratique de l'union spirituelle de ceux qui partagent la même foi. Sans doute ne s'agit-il pas de la mise en commun de tout, mais des biens dont on n'a pas l'usage pour soi (maisons ou champs de rapport). Le but recherché n'est pas la pauvreté, mais le fait qu'il n'y ait pas d'indigents au sein de la communauté chrétienne.
- La « fraction du pain » vise l'Eucharistie, célébrée au cours du repas. Le lien avec la communion fraternelle montre bien qu'il n'est pas question de dissocier célébration et vie quotidienne.
- La « prière » dont il est question concerne la relation au Seigneur prise dans son sens large et non pas seulement tel ou tel moment de prière (en ce cas, l'auteur utilise le pluriel).
- Il semble que, tout en ayant une forte vie communautaire, les premiers chrétiens ont

été considérés et se considéraient eux-mêmes comme l'un des groupes juifs. Ce ne sera que progressivement que leurs différences se manifesteront. D'ailleurs, ce ne sera que plus tard, à Antioche, qu'ils recevront le nom de chrétiens (11, 26).

Saint Luc note souvent que la qualité de la vie fraternelle entraîne l'adhésion de nouveaux croyants. On peut, parmi bien d'autres, souligner qu'après le règlement de la grave crise touchant les Hellénistes avec l'installation des « Sept », il soit indiqué que le nombre des disciples se multipliait et qu'une grande foule de prêtres obéissait à la foi (6, 7).

## L'ANNONCE AUX PAÏENS

À partir de la persécution subie par l'Église de Jérusalem, de nombreux défis se présentent.

- Il faut partir vers d'autres lieux où le judaïsme se vit de manière différente qu'à Jérusalem et où l'annonce de l'Évangile devra prendre une autre forme. On verra les disciples passer du plus proche (la Samarie, des villes de la côte méditerranéenne) au plus lointain (Antioche).
- On s'adresse à d'autres personnes : on va des juifs fidèles aux païens, en passant par les juifs de la Diaspora, les Samaritains, les craignants-Dieu.
- Les manières de faire se transforment peu à peu. Les Apôtres annonçaient l'Évangile dans le Temple de Jérusalem ou dans le Sanhédrin. Plus tard, ce sera dans les synagogues aux Juifs rassemblés. Suivra aussi une annonce de l'Évangile dans des maisons particulières (10, 27 ; 16, 29 ; 18, 7), dans un lieu de prières qui se trouve près d'une rivière (16, 13), sur l'agora (17, 17), devant l'aréopage (17, 22), dans l'école de Tyrannos (19, 9), devant les autorités civiles romaines (24, 10 ; 26, 1).



L'argumentation change aussi. On quitte le domaine des discussions concernant la loi et les Prophètes et l'on se retrouve dans celui de la vie quotidienne : administration, tribunaux, commerce, politique, courants d'idées.

La Parole de Dieu touche maintenant un domaine très différent : celui qui concerne directement, immédiatement un univers étranger aux pratiques réglées par la loi juive. Les témoins du Christ auront à l'annoncer à travers des réalités qui n'apparaissent guère dans les premiers chapitres des Actes : les courants d'idées, en particulier les sages et les philosophes à Athènes, les croyances populaires de la foule ; les commerçants et artisans, depuis Lydie jusqu'aux orfèvres d'Éphèse ; les administrateurs des villes et les représentants de l'Empereur. La Parole de Dieu y sera annoncée de manière adaptée, mais sans crainte. Elle y subira des échecs ou des rebuffades, mais elle sera aussi accueillie.

Tous ne sont pas capables de se risquer sur de tels terrains. Les chrétiens de Jérusalem, habitués à vivre dans le seul dialogue avec le Judaïsme dont ils sont issus, auront le plus grand mal à mesurer les transformations intellectuelles et spirituelles nécessaires.

Un compromis est trouvé sur les questions de nourriture (15, 20), mais on se demande si cette pratique a été largement mise en œuvre.

Il faudra présenter la foi chrétienne d'une manière tout à fait nouvelle, c'est-à-dire sans argumenter à partir de l'Ancien Testament, mais en rejoignant la sagesse humaine et en montrant comment elle trouve sa pleine portée en Jésus.

Les questions à aborder sont tellement redoutables que Luc nous montre l'Esprit Saint à l'œuvre d'une manière très concrète : lors de l'épisode de Corneille, c'est l'Esprit Saint qui ouvre la porte aux païens (10, 44), c'est lui qui guide Paul jusqu'en Europe (16,

6-7) ; c'est lui déjà qui avait provoqué la première mission au-delà des limites terrestres de la Palestine-Syrie (13, 1-3).

La question, au fond, est celle de l'inculturation de la Parole de Dieu. Malgré quelques conversions, Paul y essuie beaucoup d'échecs et d'oppositions. À travers ces difficultés, Luc rapporte les épisodes de l'annonce de l'Évangile d'une façon particulièrement élaborée.

Ainsi, les débuts de Paul en Europe (16,11-18, 17) présentent plusieurs accentuations successives :

- D'abord la puissance de libération que comporte la Parole de Dieu : libération spirituelle (l'esclave possédée d'un esprit de divination), libération physique (Paul et Silas délivrés de la prison). Les personnes sont replacées en vérité et en pleine liberté devant ce qu'elles sont et devant leurs responsabilités.
- Ensuite viennent simultanément les adhésions et les oppositions à l'Évangile. Luc note que des femmes de la haute société deviennent croyantes à Thessalonique et à Bérée. Mais les conversions suscitent de violentes oppositions de la part de groupes juifs.
- On note encore les contacts difficiles avec les responsables politiques des diverses cités. Ceux-ci ne veulent pas entrer dans les oppositions religieuses qui se manifestent entre juifs et chrétiens. Ils cherchent à maintenir le calme et l'ordre public, tout en étant diversement influençables (il suffit de comparer Thessalonique où l'on demande une caution (17, 8) et Éphèse où l'on renvoie la foule après avertissement (19, 39).

Nous avons ainsi peu à peu la présentation de ce qui marque la prédication de l'Église dans les premières dizaines d'années de sa vie.

## CONCLUSION

La révélation chrétienne comporte nécessairement deux faces : d'une part l'œuvre accomplie par Jésus pour sauver les hommes par sa mort et sa résurrection, d'autre part le témoignage rendu par les disciples. L'Église est fondée sur les deux. Pour annoncer aux hommes qu'ils sont sauvés non par une doctrine intemporelle, mais par une intervention de Dieu dans l'histoire, il faut des témoins qui puissent dire : « Nous avons vu », témoins sur lesquels pourra s'appuyer la foi des générations suivantes.

Relire les Actes, ce n'est donc pas chercher à copier ce qui a été fait à l'origine : c'est unique et donc impossible à refaire. Mais c'est vouloir renouveler la vie et le témoignage de l'Église en puisant à la source toujours nouvelle pour être les apôtres du Christ dans ce nouveau millénaire.

*Mgr Pierre-Marie CARRÉ,  
archevêque d'Albi*

\*\*\*

## LA MUTATION DES XIV<sup>e</sup>, XV<sup>e</sup>, XVI<sup>e</sup> SIÈCLES

*L'histoire est aussi maîtresse de vie. Même si chaque expérience est unique et ne se transmet pas, les générations suivantes peuvent en profiter pour ajuster leurs réponses pastorales aux nouveaux défis qui se présentent à elles. Cette étude porte sur la mise en place de la figure tridentine de notre Église après les bouleversements des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles. Pour procéder à l'évangélisation du monde nouveau de la Renaissance, l'Esprit a suscité le concile de Trente, les saints pasteurs et laïcs qui l'ont mis en œuvre avec patience et persévérance.*

La division de l'histoire des hommes et de l'Église en espaces de temps privilégiés nommés aussi tournants, moments clés, etc. reste toujours un peu artificielle, sans être aussi redoutable que l'anachronisme qui tend à modeler le passé sur les schémas explicatifs du présent. Après ces nuances d'usage, on ne peut nier, qu'à certains moments, le temps déborde d'événements uniques ou fondateurs et que les signes de mutations et de ruptures s'accumulent tandis que s'atténuent ceux de continuité et de tradition.

Bon nombre d'historiens récents tombent d'accord sur l'identité novatrice des XIV<sup>e</sup>, XV<sup>e</sup> et début du XVI<sup>e</sup> siècle. Selon le point de vue, ils parlent de la fin de la chrétienté médiévale, du déclin du Moyen Âge ou de la naissance d'une modernité dont les effets ne cessent aujourd'hui de se manifester.

### DES CONTINUITÉS À NE PAS NÉGLIGER

Un premier lien de continuité subsiste avec le passé médiéval dans les dimensions sacrées de la société globale. Le divin et le religieux, même contestés ou tournés en dérision (Rabelais, 1483-1563), restent indispensables, dominant l'espace, rythmant le temps et la vie des hommes et de la société. L'incroyance ou l'athéisme y sont peu perceptibles ou même peu concevables. Mais le débat n'est pas clos sur le contenu de ce « religieux » : paganisme résiduel, ésotérisme séduisant ou grâce renouvelée de l'Évangile, selon l'école franciscaine.

Un second lien de permanence perpétue les acquis du passé, touchant le dépôt de la foi. L'œuvre des conciles, le témoignage des Pères et la réflexion des théologiens lui ont donné une plénitude et un équilibre qui ne seront guère modifiés.

### L'IMPORTANCE DES TENSIONS ET DES RUPTURES

Grâce à une multitude de témoignages et de recherches qui les éclairent, il est possible de se rendre compte d'importants déplacements, tant dans l'appropriation individuelle et collective du message chrétien que pour sa mise en œuvre dans la vie privée comme religieuse, sociale, politique et économique du moment.

#### *La personne*

Le chemin de foi, jusque là balisé pour chaque fidèle, par des structures collectives (famille, paroisse, confrérie...), par des rites sensibles et nombreux (sacrements, bénédictions, exorcismes, etc.), par des dévotions foisonnantes (reliques, pèlerinages, processions, fêtes, etc.) semble ne plus suffire à combler désormais les nouveaux chercheurs de Dieu. Gerson (1363-1429), si proche du petit peuple, pressent une autre démarche. Certains laïcs, surtout des femmes, cherchent à mettre en œuvre, de manière plus originale et personnelle, leur intelligence et leur cœur, en vue d'une rencontre avec Dieu, à travers Jésus, plus charismatique ou mystique (sainte

Catherine de Sienne, 1347-1380). La synthèse jusque là préconisée entre foi et raison s'en trouve quelque peu dévaluée au profit d'une *devotio moderna* qui, hors du cercle restreint des cloîtres et des couvents, épouse les contours d'une Europe « pleine » et en expansion démographique et économique.

Une telle démarche, réservée à un petit nombre, suppose le recours à d'autres sources de la foi que la tradition orale. Une autre lecture de l'Écriture sainte s'impose qui suppose une culture littéraire, philosophique et théologique jusque là réservée aux clercs. Nous savons que cette culture plus savante va se développer jusqu'aux trois « folies spirituelles » de Luther : la foi seule, la grâce seule, l'Écriture seule.

Bien d'autres éléments contribuent à cette individualisation de vie chrétienne comme le développement de l'économie de marché qui oblige à savoir lire, écrire et compter, les progrès techniques, dont l'invention de l'imprimerie (1450) qui multiplie les moyens d'accès à cette culture, le désir d'ascension sociale qui ne passe plus uniquement par les armes ou la cléricature mais peut se réaliser par la « bourgeoisie ». L'individualisme moderne est en train de se constituer avec, en corollaire, une promotion de la personne et de la conscience.

### ***L'Église***

L'institution ecclésiastique dont la mission est de conduire tous les hommes à la connaissance de la foi et au salut est, à son tour, secouée et prise en défaut par ces nouvelles requêtes. Il advient même qu'elle a perdu, pour beaucoup, sa crédibilité, moins à cause des défauts et des vices qui en ternissent l'image que de ses difficultés à accueillir les besoins spirituels de son temps et à y répondre.

La multiplication des pamphlets, des écrits théologiques ou littéraires touchant l'ecclésiologie est le signe, à la fois, des carences de l'institution et des espoirs que

placent en elle les hommes de foi. De Wyclif (1320-1384) à Calvin (1509-1584) en passant par Jean Hus (1371-1415), Savonarole (1482-1498) et Luther (1483-1546), les appels à la réforme de l'Église *in capite et in membris* abondent et se font de plus en plus pressants. La voie conciliariste de Constance (1414-1418), Bâle (1418) ou Florence (1438-1439) ne peut aboutir, faute de bases scripturaires et traditionnelles suffisantes.

Quant à la communion médiévale, certes imparfaite, elle se fragmente alors en unités nationales, juxtaposant des confessions autonomes, devenues ennemies irréductibles, après 1520. On peut y voir les conséquences d'une société sacrale où la religion constitue le premier et indispensable lien social et la légitimation des princes laïcs. Pour quelques-uns (Castellion, 1515-1563), s'esquisse néanmoins la figure d'un lien civil possible et compatible avec un certain pluralisme religieux. Ainsi, à partir d'une idée nouvelle de la « tolérance » et d'une pratique plus ancienne de la laïcité, l'autonomie de la conscience individuelle et des pouvoirs politiques se dessine peu à peu face à un sacré encore dominant.

Tout n'est pas négatif dans cette crise car la proposition de la foi, réinterprétée partiellement par chaque parti religieux, catholique ou protestant, reste prioritaire et emprunte les moyens nouveaux de la culture savante, du catéchisme aux productions littéraires ou artistiques inspirées par l'Écriture ou la Tradition chrétienne.

### ***Le monde***

À l'émergence de la conscience individuelle s'ajoute donc une nouvelle évaluation des médiations ecclésiales. Voici qu'à son tour le paysage économique et mondial s'élargit à la terre entière, comme une première forme de mondialisation. La découverte du Nouveau Monde (1492) complique la notion d'infidèle jusque là réservée aux juifs et aux musulmans. Comment situer ces non chrétiens des Amériques ? L'aventure des grandes

découvertes, vers l'Est et l'Ouest de l'Europe, mêle de façon inextricable la fièvre du commerce, la soif du pouvoir à établir sur les terres nouvelles et le souci d'annoncer l'Évangile aux extrémités du monde.

La réflexion des chrétiens des diverses confessions doit alors faire face à des défis imprévus : l'opinion d'Aristote sur les peuples naturellement destinés à l'esclavage peut-elle s'appliquer aux Indiens d'Amérique et justifier leur colonisation par les chrétiens, ou faut-il proclamer leur égale dignité (Bartolomé de las Casas, 1470-1565) ? Quels sont les droits politiques des chrétiens dans ces régions mal gouvernées (Francesco de Vitoria, 1492-1546) ? Lorsque les échanges commerciaux induisent des flux monétaires importants, comment gérer l'usage de l'argent selon la tradition de la pauvreté évangélique et du bien commun (Antonin de Florence, 1389-1459, et bien d'autres...) ? L'urgence des situations fait ainsi se bâtir peu à peu un droit des gens, précurseur des droits de l'homme, un droit des peuples, annonciateur du droit international et une morale sociale appelée à un grand développement.

### **La culture**

L'ensemble des données religieuses, intellectuelles, sociales et politiques qui, en Occident, aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, constituent sa culture, est en pleine ébullition. Il est aussi en cours d'enrichissement car il se réapproprie des héritages jusque là oubliés ou négligés : l'héritage littéraire et artistique de l'antiquité latine, les richesses de la Grèce antique et chrétienne, avec les savants exilés en Occident après la prise de Constantinople par les Turcs (1453). La Renaissance multiforme qui en résulte génère, au plan des idées, un «humanisme», ouvert à la fois sur la possibilité d'une rationalité humaine sans Dieu et sur un approfondissement du message évangélique par la raison critique. La lecture humaniste de l'Écriture suppose le recours aux langues anciennes, développe la critique textuelle, se familiarise avec les diverses for-

mes d'expression bibliques, consulte et compare les commentaires des anciens, restitue le milieu biblique et juif et, en conséquence, le redécouvre avec sympathie.

Quelques-uns de ceux que nous appelons les «humanistes» sont ainsi parvenus à une heureuse synthèse entre science et foi, progrès et tradition : un clerc comme Erasme (1469-1536) ou un laïc comme Thomas More (1478-1535).

L'un des plus connus, Pic de la Mirandole (1463-1494), porté par sa foi chrétienne, fait dire à Dieu, au sujet de l'homme, «cet être décidément admirable» : «*Je t'ai mis dans le monde en position intermédiaire... ni céleste, ni terrestre, ni mortel, ni immortel... Tu pourras dégénérer en formes inférieures, qui sont bestiales ; tu pourras, par décision de ton esprit, te régénérer en formes supérieures, qui sont divines*» (De la dignité de l'homme).

### **LE CONCILE DE TRENTE (1545-1563) ET LA FOI DES CATHOLIQUES**

Il a fallu une génération (1520-1545) pour que les dissensions entre chrétiens, accompagnées de violences et de guerres civiles, se traduisent par une prise en compte efficace des réformes nécessaires de la part des Églises locales restées proches de l'Église de Rome. Rome, en effet, malgré le discrédit dont elle souffre depuis longtemps, constitue le seul espoir d'une réponse collective et crédible aux multiples interrogations de l'heure. Là où les diètes, les colloques ont échoué, le concile, malgré les déceptions récentes (Latran V, 1512-1517), peut encore, avec le secours de l'Esprit Saint, porter des fruits et réussir.

Il faudra de longs enfantements pour que se précise l'équilibre dynamique du concile de Trente. Les pères n'ont pas voulu répondre sur tous les points délicats soulevés dans la chrétienté européenne mais indiquer les voies d'une refondation courageuse. Ils l'ont fait avec discernement, tirant du trésor de la foi

« du neuf et de l'ancien » à partir de trois aspects dominants :

- la révélation du dessein de Dieu connue par l'Écriture et les traditions non écrites (1546, session IV) ;
- le salut de l'homme pécheur par la grâce de Dieu, sans mérite de sa part, mais sans qu'il soit totalement inerte puisqu'il est capable de consentir et de coopérer (1547, session VI) ;
- la mission de l'Église qui reste sacramentelle et pas seulement morale ou spirituelle et qui se définit ensemble par l'autorité et la communion. (1563, session XXIII).

Une figure de l'Église, la chrétienté médiévale, avec ses heures de gloire et ses réalisations humaines et spirituelles, ses limites aussi, s'éloigne ou ne subsiste que localement ou dans certains groupes sociaux. Une autre figure se précise, à travers bien des désarrois ou des tâtonnements mais avec des provisions neuves de vitalité et d'énergie. Les deux témoignent de l'unique dessein de Dieu, un dessein qui s'inscrit dans l'histoire et sa diversité mais dont le sens reste, pour l'espérance chrétienne, la venue du Royaume.

*P. Clément Nastorg,  
ancien professeur d'histoire  
au grand séminaire de Toulouse*

\*\*\*

## BIBLIOGRAPHIE

- Jean-Paul II, *Au début du nouveau millénaire*, 2001, éd. Centurion/Cerf/ Mame.
- Conférence des évêques de France, *Proposer la foi dans la société actuelle. Lettre aux catholiques de France*, 1996, éd. Cerf.
- Henri-Jérôme GAGEY, *La nouvelle donne pastorale*, 1999, Éditions de l'Atelier
- Henri-Jérôme GAGEY, Denis VILLEPELET, *Sur la proposition de la foi*, 1999, Éditions de l'Atelier
- Jean-Louis SOULETIE, *La crise, une chance pour la foi*, 2002, Éditions de l'Atelier.
- Denis VILLEPELET, François Bousquet, « Une nouvelle façon d'être homme et d'être chrétien ? », *Documents Épiscopat*, n° 6/7, avril 2002.
- Yvette CHABERT, « Quels chemins nouveaux pour proposer la foi aux jeunes ? », *Documents Épiscopat*, n° 4/5, mars 2001.
- Scouts de France, *Acteurs de l'Évangile pour des temps nouveaux*, Assises de la foi, janvier 2002. *Documents Épiscopat*, n° 13, octobre 2002.
- Mgr Lucien Daloz, « Une Église pour des temps nouveaux », *Lettre pastorale*, octobre 2001
- « Pour entrer dans le troisième millénaire », document de travail en vue de l'assemblée diocésaine de Paris, septembre 2001.
- François BOUSQUET, *La Trinité*, 2000, Éditions de l'Atelier.
- Mgr Claude Dagens, *Va au large, des chances nouvelles pour l'Évangile*, 2001, Parole et silence.
- Mgr François BLONDEL, « Éléments pour le discernement pastoral », *Prêtres diocésains*, mai 2002, p. 210-215.
- Mgr Gérard DEFOIS, *La rosée de l'aurore*, 2000, Presses de la Renaissance.
- Christophe ROUCOU, « Vivre et penser la mission à l'aube du 3<sup>e</sup> millénaire », *Prêtres diocésains*, février 2002, p. 63-75.
- Mgr Albert Rouet, *La chance d'un christianisme fragile*, 2002, Bayard.
- M. ALBERT, J. BOISSONNAT, M. CAMDESSUS, *Notre foi dans ce siècle*, 2002, éd. Arléa.
- Justice et Paix-France, *Maîtriser la mondialisation*, 1999, Centurion/Cerf Fleurus-Mame.
- R. RÉMOND, J. DELUMEAU, M. GAUCHET, D. HERVIEU-LÉGER, P. VALADIER, *Chrétiens, tournez la page*, 2002, Bayard.
- Académie d'éducation et d'études sociales, *Questions pour le XXI<sup>e</sup> siècle*, 1999, Fayard.
- Conférence des évêques de France, *Des temps nouveaux pour l'Évangile*, Lourdes, 2000, Centurion/Cerf/Mame.

\*\*

---

Toute reproduction interdite

Édité par le Secrétariat général de la Conférence des évêques de France

Directeur de la publication : Mgr Stanislas LALANNE

Secrétariat de rédaction : Mme M.-H. Tornéro-Torrès

106, rue du Bac - 75341 PARIS CEDEX 07

Dépôt légal : Janvier 2003

Imprimerie INDICA - 27 rue des Gros-Grès, 92700 COLOMBES